

Georgeta Cislaru et Thierry Olive, *Le processus de textualisation. Analyse des unités linguistiques de performance écrite*, De Boeck Supérieur, Louvain-la-Neuve, 2018, 271 p.

Comment le texte se construit-il, depuis sa conceptualisation et jusqu'à sa mise en forme structurée, « dans les sociétés où la littérature est devenue un second mode de cognition sociale » (p. 10) ? Quels sont la nature et le rôle des « séquences langagières produites en un seul jet pendant le processus de rédaction » (p. 9) ? « Sous quelles formes le langage s'actualise-t-il dans ces segments de textes ? Quel est le statut de ces segments vis-à-vis du texte ? » (p. 13). Ce sont les principales questions auxquelles se proposent de répondre Georgeta Cislaru¹ et Thierry Olive², dans leur récent ouvrage visant à établir un nouveau domaine d'étude, à la frontière entre la psycholinguistique de l'écrit et la linguistique des textes.

Ce domaine devrait combler une lacune constatée dans le champ des recherches sur les processus cognitifs impliqués dans l'écriture ; en effet, même si les psycholinguistes de la production écrite se sont bien penchés sur l'étape de la planification conceptuelle et sur celle de la révision du texte, ils ont, jusqu'à présent, consacré peu d'attention à la *textualisation* en tant que processus. Or ce processus, surpris et analysé dans son déroulement, serait « susceptible de révéler des mécanismes langagiers engagés dans la configuration du tout textuel » (p. 14).

Partant de cette hypothèse, les auteurs se fixent pour objectif d'observer et de décrire le processus de textualisation, réalisé par des « touches » successives qui s'ajoutent les unes aux autres, tantôt en se complétant, tantôt en se modifiant ou se remplaçant, et qui construisent, en fin de compte, un texte conforme aux besoins sémiotiques et aux contraintes de genre. Ces séquences langagières – les *jets textuels* – constituent la notion fondamentale sur laquelle s'étaie l'étude de la textualisation. Le jet textuel (JT) se définit comme la « séquence linguistique produite entre deux pauses dans le processus d'écriture en temps réel » (p. 260). D'un point de

¹ Georgeta Cislaru, maître de conférences au Département de Littérature et Linguistique Françaises et Latines de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, spécialiste en linguistique textuelle et en analyse du discours, a publié au cours de la dernière décennie plusieurs articles consacrés aux différents genres de l'écrit (v. bibliographie de l'ouvrage).

² Thierry Olive, chercheur en psychologie expérimentale au CNRS, est depuis une vingtaine d'années spécialiste dans l'acquisition et la production du langage écrit, qu'il étudie sous l'angle des processus cognitifs engagés dans la rédaction des textes, « leur dynamique, leurs relations avec la mémoire de travail » (<http://thierry.olive.pagesperso-orange.fr/>). Il a publié une dizaine de titres consacrés à l'écriture, aux modèles qui la régissent, aux méthodes, techniques et instruments permettant d'en saisir le processus.

vue psycholinguistique, le JT rend compte de l'activité mentale du rédacteur en train de constituer son texte.

Il existe plusieurs types de jets textuels :

- *JT de performance élémentaire*, formes elliptiques de planification conceptuelle, argumentative ou actionnelle. Ils jalonnent le développement du texte et préfigurent sa structuration ;

- *JT de révision*, qui « interviennent localement, sans modifier sensiblement les schémas syntagmatiques, et encore moins les organisations textuelles pressenties » (p. 230). Ils servent à compléter, à nuancer ou à modaliser d'autres séquences, voire l'ensemble textuel ;

- *JT de la textualisation proprement-dite*, qui contiennent souvent des « schémas syntagmatiques préconstruits ». Il s'agit de patrons syntaxiques récurrents, générateurs de « constructions et de motifs textuels organisant des dominantes sémantiques » (p. 229).

Les JT peuvent également être classés en *jets d'accumulation*, *jets modificateurs* et *jets modifiés*.

L'analyse du processus de textualisation proposée exploite des données empiriques originales, recueillies par Georgeta Cislaru dans son activité didactique et de recherche. Le corpus sur lequel s'appuie la présente étude est constitué de dossiers contenant « l'enregistrement en temps réel du processus de rédaction [...] et les différentes versions des textes arrêtées lors de chaque session d'écriture » (p. 16). Ces textes appartiennent à deux genres différents : il y a, d'une part, 27 rapports éducatifs élaborés par les « travailleurs sociaux dans le champ de l'enfance en danger » et recueillis dans le cadre du projet ANR Écritures (2008-2010), de l'autre, 10 dossiers académiques de Master 1 et 2, rédigés par les étudiants de l'Université Sorbonne Nouvelle, en vue de la validation du séminaire « Sémantique et pragmatique des textes » (année universitaire 2016-2017).

Malgré leur diversité, ces textes présentent des traits communs : des dimensions comparables (trois à dix pages pour les rapports éducatifs, une dizaine de pages pour les dossiers académiques), une durée de rédaction étendue (deux à six mois *vs* deux jours à un mois), une préparation préalable à l'écriture (respectivement par des réunions de travail et des séminaires).

L'identification des JT comme unités de performance écrite a été rendue possible par le développement des instruments conçus pour enregistrer l'activité du scripteur durant l'utilisation du clavier d'ordinateur, à savoir les *logiciels d'enregistrement de frappe*. Ceux-ci permettent à l'observateur extérieur de connaître la durée et la succession des gestes d'écriture (frappe, retour en arrière du curseur, suppressions ou insertions de séquences, pauses ou arrêts de la session de travail), de les trier et de les consulter par catégories.

Comme dans le cas des discours oraux, la segmentation du texte se fait en fonction des pauses marquées par le producteur du texte. La durée de ces pauses varie selon la complexité de l'action mentale à accomplir : conception, planification, structuration en phrases et en paragraphes, choix des structures syntaxiques, choix lexicaux, révisions et corrections. Pour identifier les JT, les auteurs de la présente étude ont fixé à deux secondes d'arrêt la durée minimale à prendre en compte, afin d'éliminer les micro-pauses dictées par les contraintes mécaniques de la dactylographie, en faveur des pauses induites par les processus cognitifs en déroulement.

Dans le corpus analysé, la longueur des JT varie depuis la frappe unique (une lettre, un signe de ponctuation) jusqu'aux dimensions d'une phrase complète.

Cette hétérogénéité formelle impose une analyse qualitative des JT, portant sur :

- leur catégorisation morphosyntaxique,
- leur caractère saturé / non saturé syntaxiquement,
- la catégorisation de leurs bornes gauche et droite,
- la fonction amorcée (qui annonce un JT remplissant une fonction déterminée),
- leur statut d'unité élémentaire (non intégration « dans une phrase verbale au moment de la production » (p. 50).

Les recherches consacrées à l'étude des pauses à l'oral ont montré que la manière dont elles découpent la chaîne parlée dépend de l'activité du sujet parlant : alors qu'en lecture les pauses sont insérées selon des critères grammaticaux, dans la parole spontanée elles semblent segmenter l'énoncé en unités informationnelles.

Cette constatation conduit certains linguistes jusqu'à « ne plus reconnaître l'intérêt des catégories grammaticales » et même à élaborer « une grammaire linéaire à unités non hiérarchisées et à la dynamique incrémentale » (p. 57). Ces grammaires de la production devraient mieux répondre aux besoins de l'analyse pratique sur la textualité : tout comme la parole spontanée, le processus d'écriture induit chez le rédacteur l'accomplissement des opérations cognitives nécessaires à la transformation des connaissances stockées *de façon réticulaire et hiérarchisée* dans la mémoire à long terme en séquences langagières *linéaires*, articulées selon les principes de la cohérence et de la cohésion sémantiques. Or il apparaît que cette articulation des JT et des phrases repose sur des schémas ou des patrons enregistrés à leur tour dans la mémoire à long terme des individus.

L'instrumentaire nécessaire pour l'analyse du processus d'écriture est complété par des notions telles que *chunking* (« le regroupement des informations en une seule unité, censé faciliter leur traitement », p. 61), *flux de patrons* (« l'enchaînement et la prédiction syntaxique des patrons à partir de lexèmes pivots », p.

62), *encapsulation* (« reprise du contenu de l'énoncé précédent par un acte de référence », i.e. anaphores, déictiques, connecteurs ; p. 65), *amorçage* (« liens s'établissant entre une amorce et une cible en vertu de l'expérience de traitement ou de production le concernant », p. 66), *enracinement* (« processus psychologique de consolidation des structures linguistiques qui sont censées ensuite être réactualisées à partir de la mémoire à long terme de manière fluente et fluide », p. 68).

La seconde partie de l'ouvrage comporte l'analyse proprement dite des dossiers de textes, visant à fournir : a) une description de la forme, de la nature et de la fonction des JT ; b) l'identification des éléments intérieurs des JT qui « leur permettent de s'agglomérer en [...] unité[s] de performance » (p. 135) ; c) des considérations sur le passage des JT au texte.

a) *Description des JT*

Selon leur structure, moins de la moitié des JT est représentée par des séquences saturées syntaxiquement (« groupes nominaux (avec ou sans expansion), groupes prépositionnels, groupes verbaux, propositions simples (du type GN+GV), phrases complexes » ; p. 90), les autres étant des JT non saturés et non finis du point de vue sémantique (syntagmes). Ces JT non saturés sont ensuite classés en fonction de la nature de leur borne de droite (l'élément graphique autonome suivi par une pause, que ce soit une préposition, un pronom relatif, un déterminant, une conjonction, un modifieur ou un auxiliaire, qui constitue un point d'ancrage pour le JT suivant).

Les JT saturés syntaxiquement peuvent aussi apparaître comme non finis lors de leur première actualisation, quand la place de certains constituants est marquée par un espace restant à remplir. Dans cette situation se trouvent des COD, des attributs, les compléments d'un nom ou d'un adjectif, dont l'insertion est différée en raison d'une sélection lexicale coûteuse pour la mémoire de travail.

b) *Identification des attracteurs de jonction agglomérant les JT*

Les attracteurs de jonction sont des éléments langagiers de nature diverse, allant de la ponctuation jusqu'aux anaphores et aux conjonctions, qui assurent la *connexité*, la *cohésion* et la *cohérence* à l'intérieur des JT, et donc leur unité fonctionnelle. Ces attracteurs de jonction font que des éléments appartenant à des structures grammaticales de cohésion réduite (comme des éléments de phrase séparés par de la ponctuation) puissent figurer dans le même JT.

Ce fait laisse entrevoir la primauté du facteur sémantique sur la structuration syntaxique. Sinon, comment expliquer la présence du point ou des deux points à l'intérieur des JT, autrement que par le prolongement de l'unité informationnelle au-delà des limites de la phrase ? Dans bon nombre de cas, les signes de ponctuation figurent

même « comme borne de gauche des jets textuels » (p. 140), ce qui induit l'idée qu'ils ne sont pas « intégrés au jet textuel déjà-produit, comme une marque de clôture sémantique, mais ouvrent de nouvelles séquences textuelles » (p. 141).

La cohésion du JT par-delà la ponctuation « forte » est assumée par diverses reprises anaphoriques pronominales (*Elle*), ou nominales (*Cette relation*), par des « anaphores résomptives ou associatives » (*Ce contraste*), par des connecteurs (*En effet*) et des adverbiaux cadratifs (*En septembre dernier*).

Une autre catégorie d'attracteurs de jonction sont les opérateurs textuels du genre : connecteurs de subordination (*malgré, lorsque, bien que*), conjonctions de coordination (*et*) et assimilés (*toutefois, cependant*).

La comparaison des attracteurs de jonction énumérés met en évidence « la prévalence du lien dans le cas des jets textuels coordinatifs et des jets construits autour d'un GN possessif d'une part, et le marquage de seuils sémantiques et relationnels par la segmentation dans le cas des GN démonstratifs, cadratifs... d'autre part » (p. 175).

c) *Considérations sur le passage des JT au texte*

Quel rôle jouent les contraintes structurelles, les hésitations dans la formulation, la présence des émotions et la gestion des connotations dans le parachèvement des textes ?

Les études antérieures établissant que le *déjà-là* textuel influence le processus d'écriture – autrement dit, que le texte matérialisé impose la formulation des séquences en train d'être produites –, les auteurs de la présente analyse essaient de dégager les constantes dues aux automatismes linguistiques, ou à la nature préfabriquée de certains JT, constantes manifestes à toutes les étapes de l'écriture, rédaction proprement dite et révisions. Cette recherche s'appuie sur la mise en correspondance des JT et des segments répétés au cours de la textualisation (même si les répétitions sont souvent omises dans la version finale). Les régularités observées sont souvent des organisateurs textuels (*de plus, en effet*) ou des syntagmes prépositionnels (*à chaque fois, à ce sujet, au quotidien, en permanence*).

Outre ces « préfabriqués du système », les automatismes d'écriture actualisent des « schèmes préconstruits » situés à des niveaux linguistiques différents : des patrons morphosyntaxiques (*se mettre + GP, pouvoir + Inf.*), des syntagmes figés au niveau lexico-sémantique (*mettre en danger, mettre en avant, mettre en place*), des « motifs textuels, qui impriment des amorces discursives, en favorisant des structures d'enchaînement spécifiques » (p. 192).

Le processus de textualisation. Analyse des unités linguistiques de performance écrite est, sans doute, une contribution originale à l'étude de l'écriture considérée sous son aspect langagier. C'est un livre qui s'adresse principalement aux spécialistes, en vertu des

questions qu'il soulève et des directions de recherche qu'il laisse entrevoir : l'interprétation des pauses selon des critères sémantiques, la comparaison des processus d'actualisation à l'oral et à l'écrit, l'étude des facteurs cognitifs et des contraintes culturelles dans la production langagière, etc.

Cependant, les chapitres théorique et méthodologique pourraient être utiles à tout lecteur intéressé par la textualité, grâce au très complet état des lieux sur les avancées du domaine et à l'effort appréciable d'en cerner les notions centrales, en dépit des variables rencontrées chez les auteurs consultés. Il faut saluer, en ce sens, l'effort terminologique remarquable accompli par les deux auteurs ; en effet, sur les 442 références citées dans la bibliographie de l'ouvrage, 210 titres sont anglais, ce qui laisse deviner les difficultés à établir des correspondances entre les contenus attribués aux termes en usage dans les deux langues et à trouver des équivalences lexicales françaises, en cas de trou terminologique. Le *Glossaire* final s'avère, lui aussi, salubre pour les débutants en la matière.

Enfin, les observations portant sur les séquences langagières actualisées par automatisme pourraient éveiller l'intérêt des spécialistes en FLE, qui y trouveraient matière pour l'élaboration des méthodes de français pour les apprenants avancés.

Eugenia-Mira Tănase
Universitatea de Vest din Timișoara
mctanase@yahoo.fr